

Panegyric in Augustan Poetry »). On revient, indirectement, à Virgile dans la dernière partie (« Virgilian Figures of the Irrational ») avec les articles de S. Clément-Tarantino et de Ph. Hardie, réunis autour de la représentation de figures surnaturelles menaçantes et respectivement consacrés aux commentateurs de Virgile (« *Caderent omnes a crinibus hydri*: The Problems of the Irrational in the Juno and Allecto Episode in *Aeneid* 7 ») et à la postérité virgilienne dans l'image du Géant dans les *Lusiades* (« Adamastor and the Epic Poet's Dark Continent »). Ces communications sont très diverses par leur méthode et l'intérêt de leur apport. Si certaines sont nettement structurées autour d'une idée directrice et organisées dans une perspective démonstrative (comme celle de J. Fabre-Serris), d'autres sont un peu plus flottantes dans leur démarche et leur propos. À cela s'ajoute que certaines ne cultivent pas spécialement la clarté. Mais je voudrais mettre surtout en valeur deux communications qui me paraissent particulièrement importantes, et entre lesquelles se dessine une vraie convergence de fond au regard de la problématique du recueil. Il s'agit, d'une part, de l'article d'E. Gowers sur les aspects « dionysiaques » du livre II des *Géorgiques*, et d'autre part surtout, de la très suggestive étude sur l'assimilation entre Oreste et Octave chez Virgile par S. Rebggiani (dans la continuité des travaux de M. Dewar), où l'auteur développe une lecture apologétique et pro-augustéenne de cette assimilation, qui donne à la vengeance notoirement brutale de Jules César par Octave une sorte de précédent mythique pour mieux en « déminer » la mémoire. Ces deux contributions ont en commun de sortir de l'opposition schématique entre *furor* et *pietas* d'une part, et entre Dionysisme et Apollinisme d'autre part, dans laquelle on enferme encore trop souvent la poésie augustéenne (que ce soit dans une perspective pro- ou anti-augustéenne, d'ailleurs), et de montrer comment celle-ci assimile consciemment, de façon « compréhensive », une part d'irrationnel dans une perspective de réconciliation des antagonismes et de synthèse des contraires. Cette stratégie parfaitement rationnelle de récupération et d'intégration de l'irrationnel est peut-être finalement un des traits principaux de l'« irrationnel augustéen » que ce volume aura contribué, par le biais notamment de ces deux articles marquants, à faire ressortir, et ses modalités précises offrent encore un vaste champ d'exploration. François RIPOLL

Hans-Peter STAHL, *Poetry Underpinning Power. Vergil's Aeneid: the Epic for Emperor Augustus. A Recovery Study*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2016. 1 vol. XII-488 p. Prix : 45 £. ISBN 978-1-910589-04-5.

Éditeur en 1998 d'un recueil d'articles marquant sur Virgile chez le même éditeur (*Vergil's Aeneid: Augustan Epic and Political Context*), H.-P. Stahl est connu dans le monde des spécialistes de Virgile comme le plus ardent pourfendeur des thèses de l'« École de Harvard » et de sa lecture pessimiste et anti-augustéenne de l'*Énéide* (tendance critique qui s'est affirmée à partir des années 1960, dans la filiation de l'ouvrage de V. Pöschl, *Die Dichtkunst Vergils*, et qui reste encore influente de nos jours, avec des représentants talentueux comme R. F. Thomas). Cet important ouvrage, synthèse des réflexions de l'auteur sur le sujet, se présente donc à la fois comme une vigoureuse réfutation des thèses harvardiennes et comme une réaffirmation puissamment argumentée de la dimension pro-augustéenne de l'*Énéide*. Plus

précisément, l'auteur a ici un « cœur de cible » : Turnus, dont la réhabilitation partielle par Pöschl au nom de la compassion tragique a servi de tremplin aux lectures « subversives » de l'*Énéide* dans l'Amérique de la Guerre du Vietnam et au-delà ; même si H.-P. Stahl élargit la problématique à d'autres aspects plus ou moins connexes, c'est bien la question de la culpabilité de Turnus et, corrélativement, de la légitimité de l'attitude d'Énée qui est au centre de la thèse, avec en ligne de mire la fameuse scène finale. Le premier chapitre, issu d'un article antérieur, attaque Turnus de front, en montrant comment, dans les deux derniers chants, le poète s'attache à caractériser négativement son état d'esprit pour suggérer une forme de culpabilité au moins subjective de sa part dans l'enchaînement des faits menant à son affrontement final avec Énée. Dans le chapitre 2, la mise à mort de Turnus elle-même est au centre d'une analyse apologétique, fondée, du côté d'Énée, sur la légitimation morale de l'idée de vengeance, et du côté de Turnus, sur la dévalorisation de son attitude et de son discours de suppliant. Les chapitres trois et quatre se tournent vers Énée pour le laver des griefs de violence excessive, notamment dans son aristie du chant X ; l'auteur y insiste sur le contraste moral entre l'attitude d'Énée vis-à-vis de Lausus et la dureté de Turnus vis-à-vis de Pallas (et à travers lui, de son père Évandros), et s'attache à minimiser le caractère choquant, aux yeux des contemporains du poète, du sacrifice humain offert par le héros aux Mânes de son jeune protégé. Le chapitre 5 semble nous éloigner du sujet, puisqu'il s'intéresse à Didon, l'autre grande figure de l'« anti-destin » objet d'une « réhabilitation tragique » chez les Harvardiens (et pas seulement eux, d'ailleurs) ; mais en fait, l'auteur pose ici des jalons pour une problématique qui sera reprise plus loin à propos de Turnus : la question de la part de responsabilité humaine et de manipulation divine dans l'engrenage passionnel, autre grand sujet de controverse ; H.-P. Stahl argumente évidemment en faveur de la thèse d'une Didon pleinement responsable, et d'une lecture plus ou moins allégorique de l'action divine. Le chapitre 6 revêt plus franchement l'aspect d'une digression : l'auteur nous propose de parcourir le site de Rome en compagnie d'Énée et d'Évandros au chant VIII (suivant un itinéraire un peu différent de celui de P. Grimal, notamment en raison d'une interprétation divergente de *Janiculum*), en faisant systématiquement ressortir (non sans quelque tendance à l'extrapolation) l'intention de mise en valeur des réalisations urbanistiques d'Octave-Auguste. On retrouve enfin Turnus au chapitre 7, pour le « coup de grâce ». H.-P. Stahl revient sur la caractérisation du roi rutule au chant VII notamment, pour réfuter l'image, fréquente dans la critique, d'un Turnus légitimement fiancé à Lavinia, champion du patriotisme italien et manipulé par les dieux contre son gré ; il souligne notamment son opposition consciente aux arrêts du Destin, ainsi que sa responsabilité (ainsi que celle d'Amata) dans son entrée dans le conflit (suivant la méthode de lecture déjà éprouvée à propos de Didon). De là découle l'idée d'une culpabilité morale et religieuse du personnage clairement suggérée par le poète, par contraste avec le dispositif apologétique qui entoure la mise en scène d'Énée. Ce résumé rapide ne rend que très imparfaitement compte de la valeur et surtout de la nouveauté de cet ouvrage, qui se signale par la rigueur de sa méthode argumentative. L'auteur y scrute de très près les textes sur la « longue distance », c'est-à-dire en prenant en compte tous les indices cumulés au fil des chants 7 à 12 et qui conduisent le lecteur, par une chaîne de « subliminal guidance » (selon l'expression de H.-P. Stahl), à acquiescer moralement à l'action du

héros. Cette approche cumulative du « long-distance reader », qui fait ressortir une stratégie parfaitement cohérente de légitimation éthico-religieuse orchestrée sur la durée, conforte par des arguments nouveaux la lecture « positive » de la geste d'Énée. Mais l'étude de H.-P. Stahl comporte aussi une part importante de réfutation, volontiers polémique, contre les représentants de l'École de Harvard, en n'hésitant pas à faire flèche de tout bois : en particulier, l'allusion insistante au passé nazi de V. Pöschl pour discréditer sa lecture de l'*Énéide* nous rapproche davantage du « point Godwin » que de la pure argumentation philologique. Mais l'essentiel n'est pas là, et cet ouvrage vaut aussi par la façon dont il démonte méthodiquement les sophismes des Harvardiens et leurs défauts méthodologiques : surévaluation du détail et de l'impression ponctuelle au détriment de la logique d'ensemble, tendance à extrapoler arbitrairement la portée des images et des comparaisons au-delà de leur fonction première, défaut de prise en compte de la resémantisation des réminiscences intertextuelles ou des échos internes en fonction de leur insertion dans un nouveau contexte... Tout cela méritait d'être pointé et dénoncé, et l'on ne saurait reprocher à H.-P. Stahl d'y mettre une vigueur verbale en accord avec la fermeté de sa conviction intellectuelle. Pour autant, sa thèse « radicale » n'est pas exempte de tout soupçon de schématisation et d'exagération. On a tout de même parfois l'impression que H.-P. Stahl est plus sévère que Virgile vis-à-vis de Turnus ; ainsi, l'idée que l'attitude suppliante de Turnus vis-à-vis d'Énée dans la scène finale serait destinée à être perçue comme une marque de lâcheté ne trouve aucun appui solide dans le texte de Virgile, et la comparaison avec Mézence (qui, lui, se résigne à la mort), est trompeuse : ce dernier est un vieillard qui vient de perdre son fils unique et n'a plus de raison de vivre, alors que Turnus est un homme jeune qui s'accroche encore à la vie de façon assez naturelle (et il n'est pas évident que la contradiction interne que comporte sa supplique ne soit pas un élément de pathétique destiné à émouvoir le lecteur plutôt qu'à l'indigner par son incohérence logique). Par ailleurs, la responsabilité d'un personnage dans sa propre dérive passionnelle n'exclut pas nécessairement toute forme de compassion tragique à son égard ; de plus, même si on lui donne un sens allégorique, l'idée de manipulation divine est bien là, et peut tout de même contribuer à un certain degré à cette suggestion. Même si les impressions affectives ponctuelles ne doivent pas l'emporter sur le mouvement d'ensemble, il est tout de même difficile de les étouffer totalement. D'autant qu'une lecture « sensible » et (au moins partiellement) « compassionnelle » de l'*Énéide* n'est pas forcément incompatible avec une interprétation pro-augustéenne : la sympathie pour les opposants vaincus peut parfaitement s'inscrire dans une entreprise de réconciliation nationale ; on peut renvoyer à ce sujet à la théorie de la « propagande assimilative », développée notamment par L. Morgan dans le recueil édité par... Stahl que j'ai cité plus haut. Cela amène à mettre en question la notion de « propagande », que Stahl (rejoignant en cela les Harvardiens...) entend en un sens extrêmement autoritaire et manichéen, nonobstant la mise en question de l'application de cette notion au régime augustéen par tout un courant critique, de P. White (que Stahl récuse sans vraiment le réfuter) à Ph. Le Doze, en passant par P. Veyne. Et même en laissant de côté la question (à vrai dire largement insoluble) du degré de pression exercé par Auguste et Mécène sur les poètes de leur entourage, ne peut-on concevoir qu'une œuvre de « propagande » (si l'on tient à garder ce mot) qui s'adresse non pas aux masses de Nuremberg ou de la

Place Rouge, mais à une élite cultivée, comporte un degré de subtilité et de complexité supérieur à celui que nous propose H.-P. Stahl ? Mais même si elle appelle quelques nuances, la thèse de H.-P. Stahl sur la stratégie de légitimation *morale et religieuse* de la cause d'Énée emporte assez largement la conviction. Plus largement, cet ouvrage constitue un salutaire antidote, au-delà du Harvardisme *stricto sensu*, à un certain nombre de dérives et d'illusions qui parasitent parfois la lecture interprétative de l'*Énéide*. Tout d'abord, la « dérive universalisante », qui, à partir de la confusion entre le projet de l'auteur dans son contexte spécifique de rédaction et la résonance universelle que peut revêtir secondairement son œuvre du fait des problématiques qu'elle aborde, aboutit à assigner arbitrairement à cette œuvre un « message » atemporel qui fait perdre de vue son dessein premier et prépare en fait la voie à l'anachronisme interprétatif. Ensuite, la « dérive lyricisante », qui consiste à voir dans ce poème, pourtant longuement mûri et médité, l'expression éruptive et aléatoire des états d'âme conjoncturels de l'auteur, et le reflet de ses prétendus doutes et fluctuations éthico-politiques. Enfin, la « dérive polyphonique », qui à partir de la vieille « two-voices theory » de Parry ou d'une lecture maladroite et biaisée des analyses de G.-B. Conte (plutôt que de Conte lui-même, mis en cause sans trop de nuances par Stahl) revient à faire de cette œuvre une cacophonie contradictoire, aporétique et relativiste. Gageons que Virgile, en écrivant l'*Énéide*, savait parfaitement ce qu'il faisait, et ce n'est pas le moindre mérite du livre de H.-P. Stahl que de réaffirmer la dimension de construction intentionnelle de l'*Énéide*, et sa manipulation délibérée des affects du lecteur dans une visée parénétiq ue bien déterminée. Au-delà de sa fonction de « bréviaire de l'anti-Harvardisme », cette étude s'affirme donc comme un ouvrage fondamental de la meilleure critique virgilienne, aux côtés de ceux de Ph. Hardie et de F. Cairns.

François RIPOLL

Paolo DAINOTTI, *Word Order and Expressiveness in the Aeneid*. Translated from Italian by Alisa CAMPBELL. Berlin – Boston, De Gruyter, 2015. 1 vol., XI-294 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 121). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-038422-2.

Le livre que nous présentons ici est une révision de la thèse de doctorat de l'auteur. Dans l'introduction (p. 3-18), P. Dainotti explique les concepts d'expressivité et d'iconicité et rend compte de son approche du sujet. Le vaste premier chapitre (p. 19-151) traite des effets expressifs de l'enjambement. Dans le deuxième chapitre (p. 152-216), l'auteur parle successivement de la synalèphe, des « vers à la grecque » (il s'agit entre autres de l'hiatus et des vers spondaïques) et de l'usage expressif des césures et des monosyllabes en fin de vers. Dans le troisième chapitre (p. 217-263), P. Dainotti étudie la relation entre l'ordre des mots et la sémantique et attire l'attention sur le début et la fin des vers, sur des juxtapositions frappantes comme le polyptote et l'oxymore ainsi que sur l'hyperbate. Après la bibliographie, le lecteur trouvera un *index locorum* et un *index rerum*. – P. Dainotti s'attarde plusieurs fois sur sa méthode. Une disposition expressive des mots (cf. « a marked or emphatic order », à la p. 217) est pour lui, par définition, une disposition qui s'éloigne d'un « *neutral, purely denotative, way of ordering the words* » (p. 1 ; cf. e.a. la page 26). Il souligne